

Juliette Cortese

LENT SÉISME



CE QUI SOU-VIENT

On arrive par une matinée d'été, avec au ventre un peu d'excitation. De crainte. Là, déjà, le parvis de la gare n'est plus le même, sans qu'on sache dire pourquoi. Il faut prendre un souterrain pour rejoindre le Parc des Glacis. S'est-on demandé à l'époque pourquoi c'était Parc des Glacis ? Qu'importe : les pelouses, elles, sont fidèles. Par là, en contrebas, il y a une petite aire de jeux où longtemps on s'était embrassé dans le froid, debout sur un tourniquet. L'autre avait des mains chaudes, on fabriquait une haleine de langues mélangées, une douceur de muqueuses où s'engouffrer à deux les yeux fermés. Le baiser avait duré le temps de toute la chanson *Stairway to heaven*, de Led Zeppelin. Un slow sur un tourniquet. Les paupières fermées, si proches, les cils en gros plan, à chaque fois qu'on ose un regard. Et d'autres choses, plus secrètes, si l'on est pudique.

De la gare, le parc est en descente. On n'y croise personne. Les allées lisses, comme avant, on finit par rejoindre la rue Battant. Passer devant le bar – sorte de PMU à l'époque, plein de vieux qui doivent être morts depuis – où, chose étonnante entre toutes, on jouait, des mercredis après-midi entiers, au Tarot. Oui, au Tarot. Bande d'adolescents jouant au Tarot dans un PMU, buvant des blancs-pomme ou éventuellement quelques bières. C'est aussi de là qu'on vient ; ne pas oublier ce fragment de l'histoire. Ni la taille des cartes, rectangulaires, allongées, ni les images sur les atouts, ni le dos lisse et rayé – blanc sur rouge, ni l'usure aux coins.

En bas de la rue Battant. La rivière est là, grosse des pluies du printemps, marronnasse ; un Jouffroy d'Abbas de bronze la regarde passer. Le tram très neuf. Le pont Battant. L'église

de la Madeleine. Toponymes qui, de si loin, sonnent étrangers aujourd'hui.

Un tremblement dans la perception, une ambiguïté qui trouble les sens. L'incertitude ne cesse de tarauder. Un balottement intérieur qui fait chavirer le paysage.

Traverser le pont. Au milieu, la vue sur les quais. La sensation d'avant revient, et à la fois elle n'est plus là. Précisément : sentir que la sensation, qui a existé un jour, n'est plus. Sentir que quelque chose n'est plus, sentir ce quelque chose ; une connaissance née de l'absence.

Après le pont, tourner à gauche. Ne pas emprunter la Grand Rue et ses boutiques – doivent être fermées – les zones commerciales au loin, comme partout. Ne pas chercher du regard, parmi les jeunes gens, des amis – n'ont plus seize ans, peine perdue. Ne pas croiser, non plus, le vieil homme un peu fou qui tendait une main tellement tremblante qu'on aurait peiné à y mettre une pièce. On le croisait souvent, où est-il aujourd'hui ? Pensée pour des gens qui vieillissent maltraités au fond de lieux sordides. Pensée inexistante à l'époque du long baiser au tourniquet.

On débouche alors sur la place. Ce n'est pas une claque, non, on le sait qu'il y a eu des travaux. C'est une très légère fissure intérieure, pas une franche douleur, plutôt une lame amère qui vient du fond, monte et se charge de tristesse. La fontaine de pierre calcaire n'est plus là. On ne peut même pas la décrire, on ne s'en souvient pas assez. On ne se souvient plus de l'aménagement. On sait seulement qu'il y avait là des halles, un marché où l'on avait acheté, une fois, des fraises. À la place c'est une étendue vide, il ne reste rien dans la mémoire pour reconstruire. Le bar où l'on ne venait jamais – où pourtant on avait fêté le bac, vomissant force tequila dans les toilettes – est toujours là, avec l'écran géant, le gazon, les types

en short. Et puis le Conservatoire. Mais ses marches en pierre ont disparu. Le passé est parti avec le calcaire.

Il a raviné, le temps, tout sur son passage.

Là, debout, laisser venir les remontées de la mémoire qui disent l'écart, l'étrangeté de l'écart, l'insaisissable différence et similitude entre le soi de ce jour-là et le soi de ce jour-ci. Du présent on ne sait pas quel passé on habite.

La Ville est en écho. Le sol tangué un peu.

GUSTAVE

J'étais en train de travailler sur le manuscrit de *L'Accident* quand le problème est devenu tout à fait clair : depuis le début, une autre voix m'empêche d'avancer dans le texte. Quelque chose qui ronronne en arrière-plan, et qui consomme l'énergie propre de la narration. Ça vient par en dessous, ça pousse, ça *sou-vient*... Comme une force sur laquelle je n'ai pas la main. Un truc glissant. Pas vraiment de sens par où l'empoigner. Tout juste si elle est *faite de langage*.

Alors je l'ai laissée faire. J'ai marché longtemps, immobile, allongé sur mon lit, dans la Ville. J'y ai retrouvé les lieux, leur odeur, la sensation du vent quand on passe sur le pont Battant, la couleur des pierres, celle de la rivière, les arbres et leurs silhouettes.

Avec les images, remontaient des flots de souvenirs. Un amour inoublié.

Et puis le sentiment d'un écart irrémédiable entre ce que nous étions, les lieux et moi, vingt ans en arrière, et ce que nous sommes devenus.

J'ai souvent le désir d'être emporté dans un autre univers. La plupart du temps, quand ça arrive, je me laisse faire. Par exemple : mon attention est attirée au-dehors par le passage d'un pigeon de l'autre côté de la fenêtre, je le regarde – il me fait envie, à voler d'un côté à l'autre de la rue – et, dans l'instant, je suis sur le coin de son aile, on bascule ensemble dans une géographie fictive, un survol de la Ville de mes seize ans.

Là, je me demande quand même comment ça va finir, à cause du volume de cette voix insistante, à cause de sa forme informe, à cause de la place qu'elle prend, dans l'écriture. J'ai

l'impression qu'il faudrait résister. Que j'ai quelque chose à perdre, à me laisser emporter.

LE CHŒUR

TOTEM PIGEON – Il s'est mis à écrire mais...

LÉMUR KATA – Il lui manque un morceau de l'histoire ?

TOTEM PIGEON – Voilà. Il est touché par de l'inconnu en lui.

LÉMUR KATA – Et si c'était une poussée vers la création ?

TOTEM PIGEON – Tu crois qu'on peut ignorer l'angoisse... ?

LÉMUR KATA – Je crois qu'on ne peut pas résister à *ce qui vient*, ça emporte. Regarde, *devant...*

CE QUI SOU-VIENT, LIGNES DE FUITE

Devant, les lignes de fuite, dans le sens du courant. La rivière grosse. Le quai en pierre, colossale façade jusqu'à la rue, parapet tombant jusqu'à l'eau, les pavés du quai, les herbes qui poussent entre. Tout ce gris, et le ciel qui menace. À gauche les terrasses, cafés, restaurants, dix mètres au-dessus de l'eau, et des arcades en pierre. Et puis les toits, les petites tuiles sur les grands pans des toits. Les chiens-assis, leurs petites toitures qui s'avancent. Le long de la rivière, les bâtiments longs, façades, fenêtres, et ce gris clair et doux, lumineux.

Dans le dos, le passé, et la rivière qui descend. Sur le côté, dans l'entre-deux, on lève le nez avec une tendresse mouillée. Un bel immeuble, quatre étages, balcon sur l'angle au quatrième, la vue sans doute grandiose, et la pierre très claire, presque blanche. La façade, simple et princière, un balcon soutenu par trois cariatides drapées. L'église lance ses clochers vers le ciel bleu, le toit à motifs zébrés vert et jaune fait le gros dos, une tortue. Au bas de Battant, l'immeuble d'angle, la pierre un peu sombre, arcades en rez-de-chaussée, toit fier et pentu pour la neige, et les élégants chiens-assis.

Soudain, au premier plan, sautant aux yeux, une incongruité : au-dessus de la boutique de vêtements, Sophie Boutic, contempler d'abord l'alternance et la rythmique irrégulière des fenêtres. S'étonner qu'à gauche l'immeuble se termine par une largeur de mur sans fenêtre. Juste avant l'arrête, il manquait quelques dizaines de centimètres pour une fenêtre dans la largeur, à chaque étage. Fallait-il absolument que l'immeuble vienne jusqu'ici, courtoisie géométrique d'un autre siècle ? Quelle mode voulait ces colonnes en surimpression sur toute la hauteur, et le fronton néoclassique au dernier

étage ? Un siècle plus tard, on contemple cette étrangeté qu'on est seul à voir – les autres passent, et vite.

Derrière, dans le dos, le passé dit reflets dans l'eau changeante, moire du soleil sur les surfaces, il dit vert feuillage dont la lumière s'ébroue, il dit quais, pelouses, pavés, colossale façade jusqu'à la rue, parapet tombant jusqu'à l'eau, encore les toits, les petites tuiles sur les grands pans des toits, rectitudes, perspectives et similitudes, et toujours ce gris clair et doux, lumineux. Le passé dit l'avenir ; l'arrière, le *devant nous*. Le temps est passé sous le pont. L'orage va commencer.

GUSTAVE ET LA SENSATION ÉTRANGE

Il se passe encore quelque chose ce matin. Une fois de plus, alors que je m'escrimais sur le manuscrit de *L'Accident* – qui raconte une histoire lourde et obsédante, tragédie familiale survenue peu avant ma naissance, qui nous concerne de près, ma mère et moi – j'ai eu cette sensation d'arrachement, comme si je m'absentais de moi-même. Nul pigeon cette fois, seulement mon corps abandonné.

Et mes pensées de retour dans la Ville.

À force d'assister à la lente éruption – magma visqueux sous pression le long de la cheminée du volcan – je suis de plus en plus diffracté par la lumière bizarre qui jaillit de ma mémoire. Comme si la fréquentation de mes souvenirs faisait éclater quelque chose, et, très paradoxalement, brouillait les pistes, mélangeait les pièces, recomposait autrement le puzzle de mon identité. Tout ça en un instant.

Un instant qui dure une éternité.

LE CHŒUR

TOTEM PIGEON – Quand même, il y a eu le drame. Il n'était encore qu'un...

LÉMUR KATA – Tu n'oses pas le dire ?

TOTEM PIGEON – Non. Un accident grave. Des morts. Mille questions.

LÉMUR KATA – Mille questions sans réponse, c'est comme mille absences. On ne peut pas compter ce qui manque, alors qu'est-ce que ça change ?

TOTEM PIGEON – Ça creuse dans le vide, un gouffre.

CE QUI SOU-VIENT, LA VILLE VOUS TROMPE ET SE RIT DE VOUS

Parce que c'était la première fois qu'on allait au-devant de la Ville sans les adultes, on était quatre, on avait quinze dix-sept ans, peut-être l'un plus âgé venait d'avoir le permis, alors on avait pris la route dans la vallée verte, la bande bitumée du bourg à la Ville, les trente kilomètres à peu près, et puis la promenade, voilà. Une terrasse de café, juste à droite de l'église, vous savez, aujourd'hui le café porte le nom d'un grand saurien, mais à l'époque, c'était un nom chic, un nom qui connotait *chic*, malheureusement, on n'avait pas encore décodé ce sens caché, on le saurait bientôt, comme on saurait que ces cocktails composés d'un alcool fort au parfum de noix de coco et de jus d'ananas, c'était cher, tellement cher qu'on n'aurait pas, à nous tous, les moyens de payer une fois le serveur ayant apporté les verres et nous les ayant bus. L'instant de la découverte de la note, le pauvre petit papier légèrement froissé, les sourires incrédules des amis, faire semblant de ne pas comprendre, ou garder la face, ou les deux ensemble tiens, faire comme si on savait alors que c'est si étonnant, la gêne et le cœur qui bat, c'est une erreur, non non, c'est bien ça, non, tu crois, le ventre un peu noué – encore enfants faisant bêtises – être renvoyé à cela, l'enfance toute petite et toute méconnaissance du monde, l'inattendu qui se refuse à l'intelligible, le moment de la perte de soi et du monde autour, comme quand on rêve, le pied appuie au vide, et sursaute le corps entier... Là, la Ville nous avait farcé, échappé, pas méchamment mais quand même, il avait fallu aller au distributeur, la somme était invraisemblable et le demeure dans un coin des souvenirs – jamais on ne boit de cocktail dans les bars,

jamais, et puis d'abord c'est mauvais. Pourquoi buvait-on des Malibus-Ananas à quinze ans dans les après-midi de la Ville, ça c'est une autre histoire qui tourne un peu la tête, à droite, à gauche.

Une autre fois on s'est trompé sur le réel. On courait, dix-neuf ou vingt heures, sur le quai pavé, le printemps, faire attention aux chevilles. La meute des chiens aboyait les canards sur la rivière, les canards s'effrayaient, ou pas, plus personne ne le sait. Et quand les chiens ont couru derrière et sont arrivés là, tous aboyant toujours, comme si l'on était canard impavide, ce n'était pas prévu de sentir la dent dans l'arrière du mollet, en haut. Pas du tout prévu, et douloureux, en plus d'être surprenant. Il y a avait là une trahison indicible, une arnaque, toute la supercherie du monde dans ce trou laissé par une dent pointue, on n'avait pas peur l'instant d'avant, la confiance était totale ; le chien petit et noir, sa dent, le maître qui disait de loin n'aie pas peur, pas méchant, faisaient à eux tous pencher le monde comme un grand plat vide et glissant d'où l'on tombe sans pouvoir se raccrocher à rien. Évidemment c'était au crépuscule, *entre chien et loup*.

Et puis un jour on a tourné en rond, non plus autour de la boucle de la rivière, mais en rond, comme faisant des ronds dans l'eau ou faisant du sur place dans cette Ville trop connue, la méfiance devenue, le chien qui mord, sortir et croiser le même monde, sentir qu'au lieu d'être aimable ce même monde devient hostile, le trop familier devient menace. Alors il avait fallu faire le ménage de l'appartement et partir, balai serpillière dans le coffre, et un ailleurs.

GUSTAVE ET LE MANUSCRIT

Peut-être que je devrais retourner dans la Ville pour de vrai. Conjurer le sort. En plus, ce serait l'occasion d'aller voir ma mère. Ça fait tellement longtemps... On s'est perdus de vue assez bêtement finalement : j'ai grandi, j'ai eu besoin de m'éloigner, d'être seul. Je ne lui ai rien dit, elle n'a pas insisté, et puis le temps a passé, comme dans ces vidéos où les nuages défilent en accéléré.

Le manuscrit sera bientôt terminé. Au moins une première version de l'histoire.

Je voudrais bien qu'elle le lise.

Ça fait tellement longtemps. Ma mère. Je ne sais pas, comment revenir vers elle ? Le manuscrit, peut-être... J'hésite. C'est délicat, quand même.

En attendant, j'ai commencé à écrire sur la Ville. On verra bien.

Le pigeon se perche sur le zinc de ma fenêtre et tape au carreau. Je lui ouvre pour qu'il vienne picorer les miettes dans la cuisine. Il m'observe, sa tête penchée.

Sur la façade en face, un nouveau graffiti, immense : une Petite Fille, avec une robe rouge, se tient debout et me regarde avec de grands yeux.

LE CHŒUR

LÉMUR KATA – C'est vrai qu'il laisse passer la lumière, le Gustave.

TOTEM PIGEON – Et quand il écrit... ça fragmente et démultiplie.

LÉMUR KATA – Ce n'est pas la première fois qu'il touche à sa fêlure. Il s'en remettra.

TOTEM PIGEON – Non, pas la première fois... Mais là, quand même, ça s'ouvre en grand, la brèche, avec l'écriture, ça ne s'arrange pas...

LÉMUR KATA – Quoi !? Tu veux qu'il arrête ?

GUSTAVE ET LA VOIX INTÉRIEURE

Tac-tac, tac-tac, tac-tac-tac.

C'est le bruit du pigeon qui m'a réveillé : il tapait du bec au carreau, tac-tac, tac-tac, tac-tac-tac.

J'ai appelé ma mère. J'étais décidé quoi qu'il arrive à retourner dans la Ville, me donner une ligne d'arrivée, une sorte d'échéance pour lui faire lire le manuscrit de *l'Accident*.

C'est d'accord. Je partirai en train. Je pourrai marcher dans la Ville. Je tenterai de noter ce que dit la voix intérieure quand je marche, celle qui est là depuis l'enfance, toujours là, à essayer d'écrire le livre pendant que je le vis. Elle parle comme un livre. Pourquoi ne pas la faire parler à haute voix ? La voix du livre.

Ce serait bien d'avoir une diversion, un projet. Parce que n'y aller que pour porter *l'Accident* à ma mère...

C'est cette pensée – le léger aiguillon de l'angoisse derrière l'estomac – qui m'a donné l'énergie de me remettre au travail.

Il faut finir. Il faut écrire.

Il faut se taire, les voix.

CE QUI SOU-VIENT, TOPONYMES

La place du Marché, celle qui portait la fontaine aujourd'hui disparue, a été forcée de s'appeler par son nom d'épouse, place de la Révolution, lorsqu'elle est devenue esplanade. Ça sent le sens commun contrarié, cette appellation, personne n'y arrivera, jamais, avait dit quelqu'un, un jour de retour, au fond d'un café. Et on s'était tu, songeant à l'ironie du langage. À la surface resurgit, tremblotant dans des brumes, un collègue oublié, l'affirmation un matin, *Guy Moquet nique tout*, à la bombe de peinture bleue sur le fond beige du portail d'entrée du parking. Les toponymes se sont engouffrés, comme les eaux abondantes d'une pluie de fin d'été, sous un trottoir de la mémoire. Le pianiste aurait-il fréquenté la rue Chopin ? L'écart, toujours l'écart entre le monde intérieur et celui du signifié des mondes. Le sol tremble un peu.

LE CHŒUR

LÉMUR KATA – Il se réfugie dans un souvenir-ville, c'est peut-être une réponse ?

TOTEM PIGEON – Un souvenir, ce n'est pas une vraie ville, et encore moins une réponse. C'est fugace, un souvenir, ça ne comble pas le vide...

GUSTAVE ET LA VILLE QUI N'A PAS D'AVANT

Ça y est, j'y suis.

Revenu dans la Ville.

La seule, l'unique.

Celle avec la boucle de la rivière. Le même genre de boucle que quand enfant on apprend à faire ses lacets.

Celle avec la pierre claire, avec les couleurs du calcaire, les variantes d'une peau minérale.

Celle avec un tram récent et des pavés luisants.

Celle qui contient mes souvenirs et le début de ma vie.

Celle qui enserme mon adolescence dans ses deux grands bras d'eau.

Celle qui n'a pas d'avant.

TAMBOUR BATTANT, ARPENTER

et voilà suis de retour dans la Ville – comme un hérisson ou un castor, j’arpente le sol, méthodique à la recherche de quelque chose, je suis de retour rue des Granges et tout à coup il n’y a plus rien, les derniers liens qui m’attachaient à la Ville sont en train de s’effiloche sous mes pas – devant le Bar de la Poste, regarder à l’intérieur – rien n’a changé – dans la rue un accordéon joue un morceau célèbre et plein de nostalgie qu’on entend dans le métro parisien – rien n’a changé, les banquettes sont toujours recouvertes de ce skaï beige immonde – dans la rue des boutiques avec des noms étranges – sonnette de vélo – noms jamais rencontrés même pas dans d’autres Villes, noms de boutiques qui vendent des objets décoratifs, vêtements pour enfants, choses dont personne n’a l’air d’avoir besoin – les gens sont inconnus – je me demande où je suis – je reconnais seulement les pierres ont servi à faire les murs, leur gris clair, presque bleuté, marbré avec du rose, presque le rose de la peau humaine – et une Petite Fille en robe rouge, que je crois connaître – ce genre d’erreur de la mémoire – quand on mélange les époques – je ne suis plus un petit garçon – voix de passants – je cherche et ne trouve plus la porte d’entrée du prof de piano – j’arrive sur la place du Marché place de la Révolution, la vue est belle d’ici, les façades les toits rouges pointus les chiens-assis, certains avec des plantes sur les appuis de fenêtres – et les pavés gris, gris clair, gris moyen, gris foncé, rose, rose clair, rose plus foncé, beige, presque beige, marron et c’est bizarre...

GUSTAVE ET LA BEAUTÉ DANS LA RUE

Tout l'après-midi, j'ai marché dans la Ville. Tambour battant, j'ai enregistré ma voix, qui parlait en marchant.

Je ne sais pas ce que je vais faire de ça, c'est très embrouillé. Troublant.

C'est la première fois que je la laisse parler à haute voix. Jusqu'ici elle a toujours seulement parlé dans ma tête, m'a tenu compagnie, surtout pendant l'enfance et l'adolescence, adoptant le ton, imitant le style des livres que je lisais, passant, sans mot dire et toujours là, sur chacun de mes instants, comme une voix off ou un *entre-les-lignes* de l'existence, un phrasé silencieux entre les mots dits, une litanie muette qui parle au-dedans, une voix qui fait vibrer des tympanes secrets par l'intérieur du crâne.

Je ne sais pas ce que j'en ferai. C'est une expérience. Au point où j'en suis, je me dis que tout doit contribuer à l'écriture. Sur la scène intérieure, j'entends. Et même si ça n'a pas sa place dans *L'Accident*, j'écris quand même ce qui vient.

Je suis fatigué, à force. Le texte de *L'Accident* s'est écrit plutôt vite. Le premier jet est à peu près terminé – je ne sais pas, peut-être – mais je n'en tire aucune satisfaction, aucun soulagement. Surtout de la crainte, maintenant qu'il faut aller plus loin. Surmonter l'obstacle, ma mère. Je n'avais pas imaginé que ce serait comme ça : depuis qu'il existe, ce manuscrit m'encombre. Et maintenant, en plus, il y a ce qui vient, avec la Ville, ce n'était pas prévu...

Pour éviter la trop grande proximité avec ma mère, j'ai pris une chambre, un meublé pour la semaine. Dans un immeuble avec une jolie cour intérieure. C'est étrange, quelqu'un a collé sur la gouttière, à côté de la porte, un autocollant avec

cette silhouette rouge, un slogan de mai 68, Petite Fille en robe rouge, *la beauté est dans la rue*, dessinée dans un esprit street art. Je pense au graffiti en face de chez moi, Petite Fille en robe rouge. Quoique familière, l'image me paraît un peu inquiétante.

Le pigeon me manque.

Avec ma mère, nous avons rendez-vous demain matin. En terrasse.

LE CHŒUR

LÉMUR KATA – Ah, te voilà, petit animal qui marche !

TAMBOUR BATTANT – Salut, Marsupial.

TOTEM PIGEON – Alors ? Il est de retour ? Il te laisse parler ?

TAMBOUR BATTANT – Il me laisse parler, il *me parle* à haute voix, il m'enregistre !

LÉMUR KATA – Ben voyons... Bouillie de parlotte ambulante... Qu'est-ce qu'il va faire de ça ?